



HAL
open science

La notion de sacré : les pouvoirs de la ligne, les pouvoirs de la langue

Françoise Daviet-Taylor

► **To cite this version:**

Françoise Daviet-Taylor. La notion de sacré : les pouvoirs de la ligne, les pouvoirs de la langue. 2019.
hal-03218316

HAL Id: hal-03218316

<https://hal.science/hal-03218316>

Submitted on 5 May 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Françoise DAVIET-TAYLOR,
CIRPaLL, Axe 1 Mythes et sacré
Conférence, 15 février 2019, 10h-12h, MRGT.

La notion de sacré : les pouvoirs de la ligne, les pouvoirs de la langue

Mots-clés : accompli, aspect, dualité, Création, efficience, entier, formule^{*}, Genèse, homogène vs non homogène, inversion, nombre, opposition (grandeur négative), puissance, rupture, sacré vs profane, tracé de la ligne, réversible, revirement, le Verbe

I. Le sacré et la ligne : des affinités principielles

Il est remarquable que le sacré partage avec la ligne des propriétés de nature principielle. Comme propos liminaire¹, nous proposons ainsi d'entrer dans notre sujet en considérant les propriétés que le sacré et la ligne partagent. Les voici :

– La **fascination**, à laquelle les deux mots renvoient.

La ligne signifie 1. un « trait continu allongé, *sans épaisseur* » ; 2. Un « trait réel ou imaginaire qui *sépare deux choses* ». Ligne de démarcation. Synon. « Frontière, limite. » Pour le mot « sacré » et les expériences qu'en font les hommes, R. Otto a recours, pour les « décrire », à ces qualités : le sacré est un *mysterium tremendum*, ou encore un « *fascinans mysterium* », le sacré est une *majestas fascinans*, une source d'« expériences numineuses² » (TLFi).

* *Formule* : *Modèle d'expression réglé par des normes*. 1. DR. Modèle qui sert à la rédaction d'actes juridiques de même nature. *Formule de testament ; formule exécutoire*. 2. *Paroles rituelles que l'on est tenu de prononcer* dans certaines circonstances. *Formules sacramentelles, incantatoires*.

¹ Liminaire, A. Qui concerne le seuil. Empr. au lat. *liminaris* « relatif au seuil [*limen*] » ; fig. « initial, liminaire ». B. – P. ext. 1. Qui est placé au début d'un ouvrage, d'un discours. Qui concerne, qui forme le commencement de quelque chose, qui prélude à quelque chose. (*Trésor de la Langue Française Informatisé*)

² OTTO, R., (*Das Heilige*, 1917), cité dans ELIADE, M., *Le sacré et le profane*, Gallimard, Folio Essais, 2018, p. 15. Otto analyse les modalités de l'expérience religieuse. Il s'efforce de reconnaître les caractères de « cette expérience terrifiante et irrationnelle », découvre « le sentiment d'effroi devant le sacré, devant ce *mysterium tremendum*, devant cette *majestas fascinans* où s'épanouit la parfaite plénitude de l'être ». Dans la problématique liée à ces qualités, à savoir celle de l'impossibilité pour la langue de dire, de « décrire » ces phénomènes religieux, ou mystiques, ayant trait aux expériences du sacré, nous renvoyons à deux œuvres de R. MUSIL, *Les désarrois de l'élève Törless* ainsi que *L'homme sans qualités* (qui est restée inachevée), où l'auteur-narrateur comme ses *alter ego* romanesques (Törless, dont le nom signifie « sans porte », et Ulrich) sont confrontés à ces questions. Voir aussi notre

Ces deux mots, la **ligne** comme le **sacré**, posent en effet d'emblée un jeu de termes qui convoquent aussitôt les notions de frontière, de limite, de séparation (en deux espaces), avec les risques et les situations instables ou périlleuses qui y sont liées (seuil à ne pas franchir, interdiction, interdit) ce qui suppose de la part de celui ou celle qui y est engagé(e) attention *maximale* et conscience aiguë des « enjeux » : quand il y a séparation, il y a rupture d'homogénéité de l'espace et des règles à observer et respecter.

– Ces affinités entre sacré et ligne trouvent ainsi leur source dans le sémantisme même des termes, ainsi que dans les opérations (et les pouvoirs) que ces deux mots emportent avec eux, à savoir la **séparation** (pouvoir de séparer), la **clôture** (pouvoir de clore) ainsi que la **gouvernance** (pouvoir de gouverner). Ces trois pouvoirs sont en effet ceux de la ligne (nous les avons dégagés dans un précédent travail³) et nous allons voir qu'ils sont aussi ceux du sacré.

– On voit d'autre part que ce registre lexical et sémantique relève de la **dualité** (dualité positif – négatif) d'une part, de la **négation** de l'autre (avec la valeur privative pour le trait « sans épaisseur » de la ligne) ; et la valeur de modalité déontique pour « ce qu'il faut, ce qu'il convient de faire et de ne pas faire » dans le cas du mot sacré.

– Comme autre affinité, nous relevons celle de l'« **extension maximale** » propre à chacun des deux mots (voir *infra*) : on est sur la ligne ou on ne l'est pas. Quelque chose est sacré ou ne l'est pas. Il n'existe pas de tierce possibilité, sacré est un prédicat absolu, qui ne connaît pas le degré, est « **sans degré** ». Ce pouvoir inhérent au mot, la ligne partage avec le sacré. Si on quitte le sacré, on est dans le *profane*. Tous deux mobilisent attention et concentration, engagement maximal de la personne engagée.

– Ce sont deux lexèmes qui sont liés à l'espace, à des **espaces « ordonnés »**, réglés par des règles (une distance à respecter, par ex.), régulés puisqu'étant réglés par l'usage ou la religion, les us et coutumes, les traditions – et pour lesquels sont convoqués aussitôt les interdits du *toucher* (avec les trois acceptions du verbe, toutes pertinentes : au sens actif, transitif, v. trans. avec mouvement (toucher qqch.) ; mais aussi au sens intransitif, v. sans mouv. (toucher, être contigu, attenant à) ; v. trans. indirect « toucher à » (avec l'acception de l'interdit transgressé : l'enfant a *touché aux* allumettes).

étude, DAVIET-TAYLOR, F., « L'homme sans qualités : une écriture d'évitement au service des possibles », C. Auroy, A. Préta-de-Beaufort, J.-M. Wittmann (dir.), *Roman mystique, mystiques romanesques*, Paris, éditions Classiques Garnier, 2018, p. 81-98.

³ DAVIET-TAYLOR, F., « Du tracé de la ligne dans la *Genèse* », C. Dumas, M. Gangl (dir.), *Théâtre du monde*, Université d'Angers, 2006, p. 67-85.

– Les deux mots sont donc liés à l'**interdit** (inter-dire, défendre qqch. à qqn., lat. *interdicere* ; *dico*, *-ere* signifie 1. « montrer par la parole, prononcer », *dédier*, consacrer à une divinité, proclamer solennellement, 2. Se consacrer à (*fig.*). *Genre épидictique*, « réservé aux gymnases et à la salle d'exercices), c.-à-d. ne pas utiliser pour autre chose, dans un autre contexte ; ne pas franchir (la ligne), ne pas dépasser les limites (imposées, reconnues), ne pas outrepasser, ne pas toucher sous peine d'être *souillé* (diathèse passive) ou *sans souiller* (actif).

Apparaît ici, au-delà de la **réversibilité** (actif vs passif) propre à l'acte même, une conséquence de l'acte, soit au-delà de l'acte : une fois souillé, un individu devient *source* de souillure dans le monde, la communauté, la société, et doit donc être exclu, mis à l'écart, mis au ban de celle-ci ; s'ouvre ici une chaîne causale « fatale », d'une logique implacable, *inexorable* (qu'on ne peut infléchir par des prières). De même, les **pouvoirs de la ligne**, les **pouvoirs de la langue** (la parole, le verbe), sont intriquement liés.

– Avec la ligne comme avec le sacré, qui se confondent dans la ligne pomériale (voir *infra*), nous sommes dans la banalité du quotidien (banalité dans l'usage actuel comme dans l'acception juridique du terme, si l'on remonte au droit féodal, où il est question là aussi de droit et de territoire) ; c'est-à-dire dans le registre de la **loi**, de la règle (et de l'interdit), règle qui doit être « observée » (le champ sémantique du « voir » et de l'œil⁴ est impliqué) et impose des interdits : ne pas franchir les limites imposées, ne pas franchir la ligne rouge, ne pas profaner un domaine sacré. Sont inévitablement convoqués les sentiments de vigilance, et de crainte, d'effroi, de terreur.

– La négation (le positif inversé) : c'est le *pivot* du parcours que la notion (tant de la ligne que du sacré) effectue sémantiquement. « Pivot » se disait en lat. classique *cardo*, et nous verrons plus loin la fonction que le *cardo* a joué dans la construction de Rome. La négation veille, elle est toujours là, à toutes les étapes du parcours. La notion d'interdit, pour le sacré, surgit immédiatement à la pensée : « interdit de... toucher, par ex. ». C'est là un mot d'apparence positive, mais qui est de fait de sens négatif. L'**interdit** représente ainsi la première étape de la notion de « sacré ». L'étape suivante (seconde étape) est celle de la **transgression de l'interdit**, dès lors qu'il n'est pas respecté ; on ne respecte pas « ce qui est réservé à », ce qui « n'est pas pour tous, ou pour tous les usages ». (Rappelons que la question de la négation a été de tout temps au cœur des préoccupations des philosophes – dès les VI^e, V^e s. av. J.-C., qu'ils

⁴ Les mots fr. « événement » comme all. Ereignis sont étymologiquement liés. Ils ont à voir avec l'œil l'événement est ce qui se distingue et se voit (l'all. est historiquement transparent Eräugnis – Auge) ; voir DAVIET-TAYLOR, F., « L'Événement : une globalité saisie », F. DAVIET-TAYLOR, (dir.), *L'événement : formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 13-23.

soient indiens, grecs, arabes..., et plus récemment, au XIX^e siècle, tout particulièrement des logiciens allemands, Ch. Sigwart⁵ par ex.).

– Enfin, nous relevons comme affinité entre les deux mots la qualité d'**inversion**, de **retournement**. Héraclite décrit ainsi cette qualité de la ligne : « *car la ligne quand elle se retourne revient au commencement* », la fin coïncide avec le commencement⁶. Le pouvoir de la ligne s'inverse dès lors que la ligne « se retourne » ; elle accomplit alors la figure géométrique du cercle.

Survient *concomitamment* avec le cercle et sa figure accomplie, un pouvoir, celui de trancher, *ce qui tranche*, ce qui découpe « à l'emporte-pièce⁷ » : de même qu'il partage la pâte étendue en « ce qui est dedans » et en « tout ce qui est dehors », est resté à l'extérieur, surgit avec le cercle la coupure génératrice (jusque-là virtuelle, non encore actualisée) de l'opposition Chaos – Cosmos (ordre, désordre), coupure que nous retrouvons avec le domaine d'« un **entier du monde** » **découpé en deux** : l'espace sacré et l'espace profane. Avec cette coupure, et cette séparation, survient l'apparition concomitante des deux *entités oppositives* que sont ces deux espaces, le sacré et le profane, de ce dualisme où deux principes premiers opposés et irréductibles⁸ vont devoir coexister.

Avec le sacré et la ligne, nous sommes dans les deux cas dans l'ordre d'une dualité stricte : chaque terme est à son « extension maximale », tout ce qui est dedans et tout ce qui n'est pas dedans, qui est donc dehors. La ligne est limite, seuil, devient cercle, engendre la coupure qui départage (le sacré du profane, *pro-fanum*).

La ligne et son tracé (avec lesquels le sacré a des affinités) tranche, délimite, sépare et aussi gouverne (gère) les espaces. Le terme de « sacré » convoque les mêmes opérations, et l'« histoire » de la Création, la *Genèse* va servir pour les cultures occidentales et moyen-orientales (la Bible, Gilgamesh) de modèle pour les cérémonies, les procédures, les gestes, les formules solennelles liées au sacré. (cf. *infra*).

⁵ Quelle est la première qualité du jugement, la qualité positive ou la qualité négative ? Sigwart affirme que l'on ne peut nier que « secondairement », la négation est seconde ; il faut d'abord que le jugement positif ait été posé, en pensée. C'est-à-dire qu'en logique, on ne peut nier qu'une proposition posée affirmativement. En logique, on transgresse du positif. Voir DAVIET-TAYLOR, F., Christoph Sigwart (1830-1904), *La Logique*, A. JACOB (sous la direction de), *Encyclopédie Philosophique Universelle*, J.-F. MATTÉI (éd.), tome 3, *Les Œuvres philosophiques*, vol. 1, Paris : Presses Universitaires de France, 1992, *Vol. 1 Du 3^e millénaire av. J.-C. à 1889*). Avec le sacré, il y a transgression du négatif.

⁶ « Dans la circonférence, commencement et fin coïncident », HÉRACLITE D'ÉPHÈSE, Fragment 118, Y. BATTISTINI, *Trois Présocratiques*, Gallimard, coll. « Idées », 1968.

⁷ Un emporte-pièce est un **outil** mécanique à frapper ou à serrer utilisé pour découper une forme, pas nécessairement ronde, dans des matières souples ou peu rigides (plastique, liège, cuir, carton, tôle d'acier mince, etc.). Il est constitué d'une *lame d'acier tranchante* mise en forme par **cintrage** ou usinage.

⁸ Dualisme : « système de croyance ou de pensée qui, dans un domaine déterminé, *pose* la coexistence de deux principes premiers, opposés et irréductibles. <http://www.cnrtl.fr/definition/dualisme>

II. Le tracé de la ligne et la première « rupture » : de l'espace-entier aux espaces pluriels

II. 1. La *Genèse*, modèle prototypique de rupture d'un espace homogène

Dans la *Genèse* en effet, du rien surgissent une création, un cosmos, et tout ce qui est *autour* est le chaos (pas de tiers exclu⁹). Dans la matière informelle initiale (le chaos) une première coupure est opérée (par la parole divine), qui crée le premier élément (la lumière) qui sera *nommé* dès lors que « jugé bon » : c'est là première « rupture ». Du chaos est extraite « la lumière » qu'il faut (en retour) séparer de la « masse » restante. Ce qu'opère la *nomination* : l'élément est appelé « nuit ».

Dès lors, chacun d'eux (la lumière, la nuit) existe séparément, existant *réellement* dans son être dans les limites qui lui ont été fixées et imposées. Chaque espace créé s'en *tient* à sa forme initialement délimitée : chaque espace est dans son « extension maximale », de même que l'est le mot qui le désigne. L'« extension maximale » du mot signifie que « l'unité atteinte s'oppose à tout ce qu'elle n'est pas¹⁰ ». Ainsi le continent est (positivement) rien que le continent, et n'est rien de tout ce qui est le reste. Abordons une nouvelle notion.

*

Dans les religions et les cultures archaïques organisées autour du sacré, une Création originelle sert toujours de *modèle prototypique* : du chaos est extrait l'espace sacré, le « Monde » (sa naissance est souvent tragique, il est tiré des entrailles du dragon qui est depecé, par ex.). Deux **espaces contigus** vont dès lors devoir se partager le tout. Surgit aussitôt la possibilité de *ne pas* respecter les espaces, et le thème de la souillure va ainsi inévitablement accompagner la qualité de sacré.

La « construction », l'instauration des espaces du sacré reproduit les événements et les procédures tels que ceux rapportés dans la *Genèse* (ou dans tout autre texte considéré comme sacré¹¹) : dans le texte biblique sont nées à partir du tout

⁹ Nous sommes dans le dualisme (tel celui du yin, yang, par ex.). En logique formelle, le principe du tiers exclu (ou « principe du milieu exclu » ou « *tertium non datur* » ou « *principium mediæ exclusi* », ou simplement « tiers exclu ») soutient que soit une proposition est vraie, soit sa négation est vraie. C'est un des principes de la logique classique. Voir DETIENNE, M., *Les Maîtres de Vérité dans la Grèce archaïque*, Livre de Poche, coll. « Références Philosophie », pour la naissance des premiers schèmes conceptuels de la première philosophie, p. 56-57.

¹⁰ LAFONT, R., *Le Travail et la langue*, Paris, Flammarion, 1978, p. 202.

¹¹ La *Genèse* se situe dans une grande tradition de récits – qu'ils soient des mythes, des théogonies (celle d'Hésiode par exemple) ou des cosmogonies (celle d'Anaximandre) qui relatent la « création » du monde. Cf. BALAUDÉ F., 2002, p. 42-43. Voir également l'entrée « Genèse » dans AUROUX S., 1990, p. 1049-1053. La *Genèse* peut être rapprochée de l'histoire babylonienne de la Création par le dieu Mardouk, celui-ci remportant la victoire sur les puissances du Chaos. Voir *infra* M. DETIENNE. Pour caelum, « ciel », le *DHLF* en donne deux acceptions : celle de voûte (« voûte céleste », « séjour de la

informe des *formes* grâce à l'actualisation (par le Verbe) du pouvoir sécant de la ligne, actualisation d'où naît le nombre :

- (Gen. 1, 3) et Dieu dit : « Que la lumière soit ! » Et la lumière fut. / Elohîm dit : « Une lumière sera. » Et c'est une lumière.
- (Gen. 1, 4) Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre. / Elohîm voit la lumière : quel bien ! Elohîm sépare la lumière de la ténèbre ;
- (Gen. 1, 5) Dieu appela la lumière « jour » et la ténèbre il l'appela « nuit » [...] / Elohîm crie à la lumière : « Jour ». À la ténèbre il avait crié « Nuit ». [...]
- (Gen. 1, 6) Dieu dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » / Elohîm dit : « Un plafond sera au milieu des eaux. Il est pour séparer entre les eaux et entre les eaux. » Elohîm fait le plafond.
- (Gen. 1, 7) Dieu fit le firmament et il sépara les eaux inférieures au firmament d'avec les eaux supérieures [...] / Il sépare les eaux sous le plafond des eaux sur le plafond. [...]
- (Gen. 1, 8) Dieu appela le firmament « ciel » [...] / Elohîm crie au plafond : « Ciels ». [...]
- (Gen. 1, 9) Dieu dit : « Que les eaux inférieures au ciel s'amassent en un seul lieu et que le continent paraisse ! » Il en fut ainsi. / Elohîm dit : « Les eaux s'aligneront sous les ciels vers un lieu unique, le sec sera vu. » Et c'est ainsi.
- (Gen. 1, 10) Dieu appela « terre » le continent ; il appela « mer » l'amas des eaux. [...] / Elohîm crie au sec : « Terre ». / À l'alignement des eaux, il avait crié : « Mers ». [...]
- (Gen. 1, 11) Dieu dit : « Que la terre se couvre de verdure, d'herbe qui rend féconde sa semence, d'arbres fruitiers, qui, selon leur espèce, portent sur terre leurs fruits ayant en eux-mêmes leur semence ! » Il en fut ainsi. [...] / Elohîm dit : « La terre gazonnera du gazon, herbe semant semence, arbre-fruit faisant fruit pour son espèce, dont la semence est sur la terre. » Et c'est ainsi. [...]
- (Gen. 1, 14) Dieu dit : « Qu'il y ait des lumières au firmament du ciel pour séparer le jour de la nuit, qu'ils servent de signes tant pour les fêtes que pour les jours et les années, / Elohîm dit : « Des lustres seront au plafond des ciels, pour séparer le jour de la nuit. » / Ils sont les signes, les rendez-vous, les jours et les ans.
- (Gen. 1, 15) et qu'ils servent de luminaires au firmament du ciel pour illuminer la terre. » [...] / Ce sont des lustres au plafond des ciels pour illuminer sur la terre. Et c'est ainsi¹². »

II. 2. Du passage de l'indétermination à la détermination. Du « ça » aux « petits nuages » et des petits nuages à « votre âme »

Nous disposons en langue du nombre et de la détermination (grâce à laquelle la

divinité »), et celle, technique, de « voûte », « voussure » (par exemple, carrière à « ciel » ouvert). Le Gaffiot note l'acception « d'instrument coupant » : celle de « ciseau », de « burin » qu'est l'instrument du ciseleur, du graveur. Cf. également les étymologies parentes de angl. *cut* « couper » (racine i.-e. **keu*) et de angl. *sky* « ciel » (racine i.-e. *(s)*keu*), WATKINS, 2000². Pour Firmament, *firmamentum*, en lat. class., « soutien, appui », d'où en latin chrétien, désignation de la « voûte céleste auquel les astres semblaient fixés » ; all. *Feste*, de vha. *festi* « Festigkeit, befestigter Ort », en poésie « Himmel[sgewölbe, Firmament] ». Si les deux mots retiennent la qualité de solidité, autant *Gewölbe* que *voûte* n'en retiennent plus que la forme.

¹² Pour les traductions citées de la Bible, il s'agit (dans l'ordre) de la : *Traduction œcuménique de la Bible*, Paris / Villiers-Le-Bel, Les Éditions du Cerf / Société biblique française, 1997 ; et de celle de A. CHOURAQUI, *La Bible*, Desclée de Brouwer, 1989 (très grande proximité avec l'hébreu massorétique du texte d'origine).

diversité peut se dire). Ces deux catégories naissent en fait de l'« indétermination » initiale, non encore organisée ni encore ordonnée ; c'est l'indétermination du commencement où il n'y a pas encore le nombre non plus que les catégories (linguistiques). Nous parlons du *même parcours* que nous avons observé dans la genèse biblique, considéré cette fois du point de vue de la *genèse de catégories linguistiques*.

Des textes nous offrent des traductions « littéraires » de ces genèses, la *Genèse* (cf. *supra*), mais aussi un poème de Jean Tardieu « Conversation¹³ », qui éclaire magnifiquement ce parcours indétermination → détermination, puisqu'il tisse ensemble structure impersonnelle et globalité, avance, « descend » d'une structure « impersonnelle » et de l'entier du « ça » à une structure personnelle réservée au particulier (à une structure *particulière* donc) et à la pluralité (les petits chiens, les nuages, les volcans), la pluralité étant accompagnée par la détermination :

Comment ça va sur la terre ? / – Ça va ça va, ça va bien. / Les petits chiens sont-ils prospères ? / Mon dieu oui merci bien. / Et les nuages ? / – Ça flotte. / Et les volcans ? / – Ça mijote. / Et les fleuves ? / – Ça s'écoule. / Et le temps ? / – Ça se déroule. / Et *votre* âme ? / – Elle est malade / le printemps était trop vert / elle a mangé trop de salade.

L'indétermination constitue le point de départ du parcours (de la création des catégories dans la langue comme de celles des formes dans la *Genèse*). Nous soulignons chaque fois que nécessaire la genèse des opérations sous-jacentes dans la pensée et dans la langue, dans les concepts, dans les mots, dans la prédication.

Nous remarquons que la structure impersonnelle, im-particulière, appartient à ce stade premier de l'indétermination prédicationnelle, à cette « phase de préparation¹⁴ » : elle est cette « prédication précoce » qui *se prépare* à prendre les marques que le *dégagement du particulier entraîne*¹⁵.

Dans « Conversation », il s'agit de l'*entier situationnel* (spatio-temporel), lequel est « défini » *parce qu'il est entier* au sens propre de « délimité ». Nous pensons bien entendu à l'Univers. Il s'agit de cet entier « situationnel » pour lequel la question de la détermination ne se pose pas, pas encore : à ce stade initial il n'est pas soumis à la

¹³ TARDIEU, J., *Le fleuve caché. Poésies 1938-1961*, Gallimard, coll. « Poésies Gallimard », 1968, p. 122-123.

¹⁴ Ont été éclairées les qualités propres de la structure impersonnelle, quant à son « indétermination » – en particulier l'indétermination des catégories de la personne et de la diathèse, – ainsi que les affinités que cette structure présente avec les notions d'entier, de clos et de neutre, depuis une position sur le parcours prédicationnel vu comme un continuum avec des étapes précoces et tardives, DAVIET-TAYLOR, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. Daviet-Taylor, D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Rivages linguistiques », 2010, p. 73-87. Voir aussi DAVIET-TAYLOR, F., « La particule *ge-* : un marqueur de pluralité transcendée ». *Mémoire XII : La Pluralité*, Société de Linguistique de Paris, J. François (dir.), Peeters, 2003, p. 45-53.

¹⁵ DAVIET-TAYLOR 2010.

détermination, il est donc *in-*, voire *a-déterminé*, il n'a pas (pas encore) besoin de l'être.

La *nécessité* de la détermination, de la procédure déterminante ne s'ouvre qu'une fois qu'il y a eu *sortie* du tout homogène, de l'entier « primordial¹⁶ », une fois donc qu'il y a *séparation* et naissance de particuliers, naissance accompagnée immédiatement par celle du nombre, et de la pluralité. L'entier se défait, se sépare, se dissocie, et le nombre surgit¹⁷. La dualité advient.

Les trois énoncés qui suivent, tirés d'une chronique médiévale allemande illustrent à leur tour ce passage de l'entier au nombre et du nombre au particulier :

- (1) *Es starb* umberal umb Nuremberg in allen dorfen, « (litt.) *Il mourut* partout autour de Nuremberg dans tous les villages. »
- (2) und um sant Michels tag *hat es* am aller festosten *gestorben*, « (litt.) et à la saint Michel *il y a* de la façon la plus implacable [qui soit] *eu mort*. »
- (3) und *sind* überall hier in summa in diser zeit *gestorben* 2327 *personen* « (litt.) et *sont* partout ici au total dans cette période *mortes* 2327 *personnes*¹⁸. »

La visée imparticulière de (1) et de (2) établit (dans le thème de la proposition) un *entier de situation* qui *se défend* (lat. *defensum* : « terrain clôturé, qui se défend¹⁹ ») de toute considération particulière, en empêchant l'intrusion de toute séparation.

*

Le mot de sacré est concerné par l'opération *qui coupe et qui sépare*, a un rapport avec cette opération : il naît²⁰, il « sort » de cette opération, et avec lui, son autre, son contraire, le profane. Cette partition partage le monde en un monde qui est sacré et celui qui ne l'est pas, le pro-fanum, « ce qui n'est pas consacré » et qui se tient devant (*pro*) le fanum²¹, le « lieu consacré, le *lieu* consacré par la formule solennelle des augures (*effatum*) à quelque divinité. »

¹⁶ Cf. DAVIET-TAYLOR, 2006, « Du tracé de la ligne dans la genèse ». Voir aussi, pour « la représentation nombrante », R. LAFONT, *Le travail et la langue*, Paris, Flammarion, 1978, p. 203-206.

¹⁷ Cf. DAVIET-TAYLOR, 2006.

¹⁸ Cf. DAVIET-TAYLOR, 1989, p. 50.

¹⁹ Cf. *défense*, n. f. emprunté au bas latin (1150) de même sens, *defensa*, part. passé féminin substantivé de *defendere*, défendre. Se défendre, en justice, d'un sentiment, dans un contexte militaire. Dès la même époque, employé pour « injonction de ne pas faire quelque chose ». Le vieux mot *défens* ou *défends* n. m. « encore employé dans le cas d'une interdiction faite au concessionnaire d'une forêt d'y pratiquer des coupes, de l'interdiction du droit de parcours ou de pacage ». C'est un emprunt au lat. *defensum*, part. passé neutre substantivé de *defendere*, employé en latin médiéval au sens de « terrain clôturé » (1023), *DHLF*.

²⁰ Voir la ligne pomeriale ; naître : « venir au monde, sortir de l'organisme maternel ».

²¹ *fanum* est un petit temple gallo-romain ou britto-romain de tradition indigène. Il présente un plan concentrique, le plus souvent carré ou circulaire, constitué d'une cella centrale fermée, entourée ou non

Dans la *Genèse*, la seule attribution d'un nom à chaque élément séparé permet d'en arrêter définitivement l'existence²². (Le caractère d'existence, de « réalité », est tout aussi *central* pour le sacré, puisque ce qui est sacré incarne la réalité à son apogée, (une surabondance de réalité, *cf.* plus bas). Le principe des limites est fixé, l'identité des entités nouvellement délimitées aussi – et avec ce principe, la possibilité de ne pas respecter celles-ci (le fruit de l'arbre de vie, dans le jardin « clôturé qui se défend²³ », et la ligne délimitant l'espace du sacré). Ce sont des éléments contraires : est lumière ce qui *n'est pas* ténèbre ; est terre ce qui *n'est pas* mer, est continent ce qui *n'est pas* mer. Ce partage absolu est possible grâce à l'« extension maximale » des mots en présence.

Est ainsi organisé l'informe des masses grâce à des lignes de séparation qui permettent de rassembler le Même (du même) et de l'en distinguer de l'Autre.

Résumons : nous avons fait un relevé de concepts et d'opérations (déterminé, naissance du nombre à partir de l'entier, dans la *Genèse* comme dans la Langue.

II. 3. Le cas particulier de la forme participiale de « sacré » : une affaire d'aspect transcédé

Rappelons que l'aspect gère la distinction des parfaits en *être* et *avoir*, et que cela a à voir avec la nature de l'ouverture à l'achèvement du verbe :

C'est l'ouverture, à l'achèvement du verbe, de deux différentes perspectives de continuation (au fond continuité et discontinuité) que dénonce l'opposition des auxiliaires *être* et *avoir*²⁴.

II. 3. a. : « -é » : un accompli « non accompli » chargé d'effectivité

Avec l'accomplissement²⁵ aspectuel que la marque « -é » assure dans le mot (de

d'une galerie. Il s'observe surtout dans les provinces Nord-Ouest de l'Empire romain. Le terme a été emprunté par les archéologues modernes au latin *fanum*, vocable désignant précisément « le lieu consacré par la formule solennelle des augures (*effatum*) à quelque divinité » (Varro, L.L. VI, 54 ; Liv. X, 37 ; Cic. Div. I, 41). Comme un édifice sacré était généralement élevé sur ces lieux, le même terme désignait aussi l'édifice ou temple avec le territoire consacré qui l'entourait. Voir *fanum*, Gaffiot.

²² Notons le pluriel attribué dans la *Bible* de Chouraqui pour nommer l'alignement des eaux : « mers ». Notons par ailleurs que le nom de terre chez Luther renvoie à la pluralité des « terres », des « continents » (« an besondere Orte »).

²³ voir note 19.

²⁴ GUILLAUME, G., *Temps et Verbe*, Paris, Honoré Champion, 1970, p 26). La distinction entre les deux types de parfait révèle l'ouverture à l'achèvement du verbe de deux perspectives de continuation différentes. Celle avec *avoir* est ouverte, le procès est simplement interrompu (avec *avoir marché*, on peut reprendre la marche). C'est le parfait dirimant, du v. *dirimer* « séparer, partager ». Avec *être*, l'ouverture à l'achèvement du verbe impose un hiatus, une rupture. Il y a achèvement du procès, lequel doit être refait en totalité si on le recommence.

²⁵ La forme du mot « sacré » renvoie à une catégorie (linguistique), l'aspect, liée à celle du déterminé vs

forme participiale) sacré (ce qui a été consacré), nous entrons dans le vif de la matière (linguistique) du mot, qui a affaire avec cette propriété aspectuelle même. Caillois la définit ainsi : « Le sacré : source de toute efficacité²⁶ ».

Quelle est la particularité de cette forme participiale, « sacré » ?

Le principe que nous avons vu opérer « en parfaite harmonie » (aussi bien dans *Conversation* que dans *La Genèse*) est que des formes naissent, déterminées et stables, de l'« indétermination » initiale, représentée dans les théogonies ou les cosmogonies par le Chaos, le royaume de la Mort, de l'Ombre, ...). Or ce principe agissant initial, l'*archè*, va être mis à l'épreuve, ébranlé. Car simultanément avec la rupture et l'extraction du sacré de la totalité primitive, naît ce couple « instable » du sacré et du profane, le sacré étant lié à la naissance concomitante de son espace contraire, le profane, cette corrélation entraînant les possibles de l'instabilité.

À quoi cette **instabilité** est-elle due ? Quelle est la nature de cette instabilité ?

II. 3. b. La notion de sacré : un accompli doté d'une efficience

Le verbe infinitif « sacrer » (v. résultatif et performatif) renvoie au « faire » antérieur, c.-à.-d. aux procédures des rites religieuses engagées dans l'opération de sacrer. Il s'agit d'un emprunt au lat. *sacrare* « consacrer à une divinité, rendre sacré », de *sacer*, *sacrum* « sacré (s'opposant à profanum) », lequel désigne²⁷ « celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, ou sans souiller » : de là le double sens de « sacré » ou « maudit²⁸ ».

Cette étymologie nous fait toucher du doigt, sur le parcours sémantique de la notion, les deux positions, les deux pôles qui le constituent : l'un, **du côté du verbe consacrer**, et de l'opération à laquelle le verbe renvoie, avec ses étapes aspectuelles (le processus, les gestes, les formules solennelles, puis l'achèvement, enfin le résultat) ; l'autre pôle (à l'autre bout du parcours), **du côté du support ou du récipiendaire transformé** sur lequel l'opération du sacrer a eu lieu. C'est le côté de l'accompli du faire-sacrer, l'accompli qui transforme son support-réceptacle, qui devient « celui ou ce qui a été sacré ». L'adjectif latin *sacer* nomme précisément cet état de support transformé. C'est le côté du *sacer*, et sa transformation n'est pas une fin sur la chaîne temporelle, elle ne clôt pas le processus du consacrer, n'en est **pas la borne terminale** : elle reste **ouverte** au possible, puisque celui ou ce qui a été sacré est, devient **efficace** à son tour. La définition l'enregistre : *sacer* désigne celui ou ce qui ne peut être touché sans être souillé, *ou sans souiller*.

indéterminé, dont nous avons plus haut signalé l'amplitude du territoire. Achèvement (non terminatif) du parfait *dirimant* en *avoir* (avoir marché), vs parfait *intégrant*, avec le v. *être*.

²⁶ CAILLOIS, R., *op. cit.* p. 26.

²⁷ ERNOUT, A., MEILLET, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001.

²⁸ Voir *cnrtl* pour l'emploi de sacré comme intensif blasphématoire et l'extension de sens de sacrer à « préférer des jurons ».

Celui qui est *sacer* est ainsi porteur d'une *transitivité* (-itivité renvoie au verbe *ire* « aller » que nous retrouvons dans *-itus* de *ritus*), d'une transitivité performative, c.-à-d. d'une immédiateté performative *négative*. C'est le symétrique, **l'inverse négatif de l'immédiateté performative** de la Création (*Genèse*), puisque toucher, toucher au sacré implique immédiatement un retour au chaos originel, en inversant le sens de la séquence initiale chaos → cosmos. Celui ou ce qui a été consacré entre en possession immédiate d'une puissance efficiente²⁹ d'enclencher ce retournement. Pour qualifier cet enchaînement logique d'aspects (transitivité → puissance efficiente), peut-être pouvons-nous emprunter le terme d'« exotropie » au linguiste R. Valin ainsi défini :

une exotropie est l'extériorité que constitue l'état de fait résultant de l'existence révolue de l'événement³⁰.

Cette **puissance efficiente** dont est doté le *sacer* serait ainsi une puissance exotrope. Ici encore, aucun tiers n'est possible, ni de temps (immédiateté obligée), ni d'espace (deux espaces contigus qui s'excluent, dualité absolue, exclusive).

*

Le balisage linguistique achevé, considérons à présent la qualité de sacré du point de vue de ses manifestations : l'emplacement, les constructions des espaces sacrés, la divinité qui se révèle, la divinité qui est sollicitée (*l'évocatio*). Nous en rappellerons le cadre historique, et finirons par les manifestations en langue : les mots du sacré.

III. Sacré, une affaire de partage : départager

Au centre même du thème du sacré se trouve le contact, le toucher qui ne doit pas avoir lieu. Tout attouchement est condamnable et immédiatement sanctionné. Et l'attouchement du sacré est d'autre part « dommageable et dangereux », car le sacré est contagieux³¹, comme le révèle R. Caillois qui parle de « contagiosité du sacré ».

²⁹ (Efficiencia A.- *PHILOS*. Capacité d'une cause suffisamment forte ou puissante pour produire un effet. *Dieu agit par une pure plénitude d'efficiencia* (Maritain, *Human. intégral*, 1936, p. 41).

³⁰ La citation entière est celle-ci : « une endotropie est le cas de l'intériorité d'une durée non révolue, une exotropie celui de l'extériorité que constitue l'état de fait résultant de l'existence révolue de l'événement, citée dans MELLET, S., « L'aspect verbal chez G. Guillaume et ses disciples », *L'information grammaticale*, Année 1981, 9, p. 6-12.

³¹ CAILLOIS, *op. cit.* p. 28. Pour « Contagion », cf. *cnrtl* : Étymol. et Hist. 1375 ; 1538 (R. ESTIENNE, *Dictionarium latinogallicum* : *contagio*, *contagium*, attouchement dommageable et dangereux) ; 1596 « peste » (HULSIUS). Empr. au lat. class. *Contagio* (composé à partir de *cum* et de la racine de *tangere* « toucher ») « contact, contagion, contamination », *fig.* « influence pernicieuse ».

À la rencontre de deux espaces contigus qui s'excluent (et dont la limite ne doit pas être touchée) a lieu la contagion pour celui qui la touche. C'est le point de départ. Nous intéressent maintenant la chaîne de conséquence(s) qui se déroule dès lors que le premier pas est franchi, que la « décision » et l'irréversibilité qu'elle implique a eu lieu le temps se trouvant découpé en un avant et un après³². Mais sacré implique aussi la **réversibilité** du phénomène de l'inversion.

Nous allons considérer quelques exemples de manifestation du sacré, de construction de lieux, d'espaces sacrés, et des principes qui en règlent les normes : choix de l'emplacement, tracés de l'espace sacré, des constructions. Rappelons que dans tous les cas, il y a répétition du modèle prototypique reconnu par la communauté. (Nous nous en tenons quant à nous au phénomène du sens que ce mot sacré convoque et à l'analyse de ce « phénomène » depuis sa matière linguistique.)

III. 1. Rappel du cadre historico-culturel de la notion

R. Caillois nous rappelle que les notions sont des valeurs relatives et qu'elles dépendent de leur contexte historico-culturel :

La pensée grecque distingue bientôt ces notions hétérogènes que les réactions élémentaires conduisaient à fondre en une unité indivise. C'est avant tout grâce aux morales mystiques écloses dans les cercles orphiques, à la table pythagoricienne des contraires, à la cosmologie manichéenne que les divers concepts s'affinent et se précisent. La pensée classificatoire, la réflexion philosophiques démêlent les qualités [...] : l'opposition du courbe et du droit appartient maintenant à la géométrie, celle du pair et de l'impair à l'arithmétique, celle du propre et du sale à l'hygiène, celle de la santé et de la maladie à la médecine : cependant celle du bien et du mal est réservée à l'éthique et la religion conserve celle de la grâce et du péché³³.

III. 2. Le Sacré et le rite

Une fois créés, il faut gouverner les espaces, c.-à-d. les organiser pour les gérer en tant qu'entités en présence et contiguës. Il existe pour cela des procédures, des rites, qui assurent l'inviolabilité des espaces délimités (du sacré, dans notre analyse), celle

³² MALDINEY, H., *Penser l'homme et la folie*, Million, coll. *Krisis*, 2007. « La décision constitue en l'accomplissant le pas à partir duquel on ne revient pas en arrière. » « Une décision, le passage de l'irréversibilité de la décision en accomplissement à l'irréversibilité du fait accompli. »

³³ R. CAILLOIS, *op. cit.*, p. 74. Ceci pour rappeler que les notions ont un cadre historique et qu'elles sollicitent de la pensée examen et « actualisation » constants (comme c'est le cas dans les textes théologiques). Pour la notion de sacré, l'acte de « séparer » est au centre, comme nous l'avons vu ; nous pouvons interroger ce qu'il en est des manifestations du sacré aujourd'hui.

des frontières, du seuil. (Les dieux du panthéon grec répondent à ces exigences de maintien de l'ordre établi³⁴.)

Le rite est un « ensemble de prescriptions qui règlent la célébration du culte en usage dans une communauté religieuse³⁵. »

Le rite s'inscrit dans le rappel du lien « ombilical » avec la toute première création du monde, d'où son caractère symbolique³⁶.

L'étymologie relie cette signification d'usage de la célébration au lat. *ritus* qui proviendrait peut-être de la racine proto-indo-européenne **re-* laquelle signifie « raisonner, compter³⁷ ». Il apparaît dès lors tentant de rapprocher les deux mots *ritus* et *itus* ? *Ritus, us*, 1. « rite cérémonie religieuse » ; 2. « usage, coutume » [donc : ce qui se répète) de *itus, us, m.*, 1. *action de partir, d'aller* ; 2. *action de marcher, marcher* ; 3. « droit d'aller vers, d'approcher ».

Il nous reste à voir ce qu'il en est des espaces du sacré dans ces manifestations concrètes. Cette partie va faire écho à nos points plus théoriques exposés jusque-là, et nous finirons le parcours avec les manifestations lexicales, dans les mots mêmes qui disent le sacré.

III. 4. Les dimensions du sacré

Nous avons vu que le monde sacré s'appuie sur un modèle archaïque, prototypique. Il s'organise au sein d'un monde tridimensionnel (le monde des cieux, de la terre, des enfers) – que traverse l'axe du monde qui les relie entre eux). Le monde sacré se retrouve dans d'innombrables formes et variantes, dans l'espace sacré du village, de la ville, dans celui de la maison sacrée de la communauté, de la maison particulière (la yourte, le tipi, etc.). L'espace sacré est chaque fois au centre, à chaque fois, **au centre du monde**³⁸.

De même que le tout du monde (et donc toutes ses parties) créé par la divinité, un dieu, Dieu, est ordonné et parfait, les parties du monde créé par les humains doivent en respecter l'ordonnement, les procédures et les règles. Se régler sous l'auspice de chacune des sphères du monde (ciel, terre, monde souterrain). Les procédures établies dans le monde géré par les humains doivent être des répliques de celles du modèle divin, être conçues dans le « continuum » des règles supra-mondaines. Un axe vertical

³⁴ Voir dans le panthéon grec, les épithètes qui nomment les domaines où les divinités interviennent et aux fonctions qu'ils y exercent ; par exemple, Zeus Polieus (gardien de l'ordre politique, des murs de la cité).

³⁵ *Cnrtl* 2012. Il a pour synonyme cérémonial. [...] La fonction culturelle est le fait d'une Église qui, par la médiation du rite, rend le mystère du salut concrètement efficace.

³⁶ dér. de trans. « jeter ensemble, mettre ensemble, réunir ».

³⁷ *early 14c., from Latin ritus "religious observance or ceremony, custom, usage," perhaps from PIE root *re- "to reason, count." Rite of passage (1909) is translated from French rite de passage, coined by French anthropologist Arnold van Gennep (1873-1957).* (<https://www.etymonline.com/search?q=rite>)

³⁸ ELIADE, M., *op. cit.*, p. 38-45.

en assure d'une part la cohésion et d'autre part les ouvertures sur le monde divin (par une ouverture par en haut, et une ouverture par en bas). Chez les Romains, seules les villes fondées selon le rite étrusque de la charrue (*etrusco ritu*) traçant dans le sol la *ligne pomériale* étaient dignes d'être qualifiées d'*urbes*³⁹.

Considérons à présent quelques exemples de rites archaïques et de leurs procédures, ainsi que les noms qui les disent.

III. 5. Modalités, procédures de la répétition du « modèle exemplaire »

M. Eliade fixe le principe qui organise toute répétition : « La Création du monde devient l'archétype de tout geste créateur humain⁴⁰ ».

III. 5. a. Création de notre monde : cosmisation et consécration

Eliade poursuit :

La création de notre monde équivaut à une cosmisation de l'espace (d'une communauté), une consécration. Ce qui doit devenir notre monde doit être préalablement *créé* et toute création a un modèle exemplaire : la Création de l'Univers par les dieux⁴¹.

Eliade nous décrit cette transformation par l'homme de l'espace où celui-ci désire s'installer, qu'il appelle « cosmisation » :

Le rapport intime entre cosmisation et consécration est déjà attesté aux niveaux élémentaires de culture (nomades australiens). Le monde est construit autour d'un axe, symbolisé par un poteau, un pilier de cuivre (germains), une « colonne de l'univers soutenant presque toute chose », le poteau « qui traverse les trois niveaux cosmiques (le monde d'en-bas, la terre, le Ciel » des Kwakiutl (en Colombie britannique⁴²).

Les cérémonies confèrent « une structure cosmique à la maison⁴³ ».

C'est ainsi qu'une « Colonne cosmique », que l'« axe » ne peuvent se situer qu'au *centre* de l'univers⁴⁴, colonne ou axe qui seront repris sous des formes

³⁹ *Ibid.* Nous renvoyons à la limite sacrale de la ville que la charrue inscrivait dans le sol, séparant la *urbs* de l'*ager*, cette ligne étant le *urbis principium*. Cf. A. MAGDELAIN, « Le pomerium archaïque et le mundus », Publications de l'École Française de Rome, Année 1990, 133, p. 155-191 (en particulier p. 157-158) (https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1990_ant_133_1_3956). Voir aussi l'excellent article de HUMM, M., « Le mundus et le Comitium : représentations symboliques de l'espace de la cité », *Histoire urbaine*, 2004/2 (n°10), p. 43-69.

⁴⁰ ELIADE, *op. cit.*, p. 45.

⁴¹ ELIADE, *op. cit.*, p. 33-34.

⁴² ELIADE, *op. cit.*, p. 35. « [...] jusqu'à leur christianisation, les Celtes et les Germains conservaient encore le culte de tels piliers, le fameux Irmensûl » (Saüle, « colonne ») de Rodolphe de Fulda 'vers 860 », *ibid.*

⁴³ ELIADE, *op. cit.*, p. 37.

⁴⁴ ELIADE, *op. cit.*, p. 38.

symboliques (le pilier, l'échelle de Jacob, l'arbre, la montagne). **Autour de cet axe** s'étend le monde des hommes.

Si nous revenons au « **centre** », Eliade précise que, se trouvant « au milieu » il constitue le « vrai » monde, puisqu'il est au « centre⁴⁵ ». « Au centre » est le lieu où il y a une « rupture de niveau », le lieu où *l'espace devient sacré, réel par excellence* et où advient la communication entre les trois zones cosmiques. Une « Création implique *surabondance* de réalité, autrement dit irruption du sacré dans le monde⁴⁶. » C'est la phase 2, celle de la création d'une réalité expurgée du chaos ; qu'il s'agisse d'un pays tout entier, d'une ville, cela vaut pour n'importe quel lieu, quel espace « choisi » par l'homme.

III. 5. b. Quelques noms pour nommer le « Centre »

Il n'est pas de notre propos d'entrer dans une étude poussée des quelques termes que nous relevons ici, qui aurait nécessité une recherche spécifique et approfondie dans des ouvrages de spécialistes de la Grèce archaïque (M. Detienne, nous y renvoyons d'ailleurs ici), de la Grèce antique (L. Gernet), de la Rome antique, de même que d'anthropologues, de philosophes et de sociologues juridiques (L. Lévy-Bruhl), par exemple⁴⁷. (Cette consultation d'ouvrages spécialisés consacrés à l'expression des mots du sacré dans de nombreuses langues anciennes et aussi plus contemporaines pourrait également fournir l'occasion de constituer une base de données des mots du sacré, et de leurs liens étymologiques.)

M. Detienne rapporte par exemple ces observations faites par H. Fugier dans ses *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine* :

le mot *.Rta* (Vérité) des Indo-Iraniens, est issu de la même racine indo-européenne que la série *lat. ōrdō, ritus, gr. arithmos, harmonia, aretè, etc.*, où prédomine la notion d'ajustement, et qu'il est aussi à rapprocher des notions indiennes qui en sont solidaires (*dhāman-, dharman-, Varta*⁴⁸).

Nous collectons ici quelques noms, qui peuvent servir d'illustration et d'application aux points plus théoriques dégagés jusque-là.

*

⁴⁵ ELIADE, *op. cit.*, p. 43.

⁴⁶ ELIADE, *op. cit.*, p. 45.

⁴⁷ Quelques titres : L. GERNET, *Droit et institutions en Grèce antique*, Flammarion, coll. « Champs histoire », [1968¹], 2018 ; M. DETIENNE, *L'invention de la mythologie*, Gallimard, coll. « tel », 1981 ; L. LÉVY-BRUHL, *La mentalité primitive*, Flammarion, coll. « Champs classiques », 2010. H. FUGIER, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine*, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, Fasc. 146, 1963, p. 148 sq.

⁴⁸ DETIENNE, M., *Les Maîtres de Vérité*, *op. cit.*, p. 52, note 3.

1. Le grec ancien dispose du mot masculin ὀμφαλός, qui signifie « nombril ». Omphalos, par analogie, signifie « **partie bombée**, quelquefois terminée en pointe, au centre extérieur d'un bouclier » ; « **partie cintrée** où s'attachent les traits au milieu du timon » ; « bouton servant à fixer un volume roulé » ; ainsi que « **point central, centre, milieu** » ; et en particulier « Centre de la terre (en parlant de Delphes⁴⁹) ». L'acception de « centre de la terre » est d'autant plus intéressante que *omphalos* est dérivé de ἄμβων, *ambôn*, n. m., qui signifie « **proéminence, tertre rond** ». La notion de proéminence est là, celle de partie bombée également, avec les variétés des acceptions en langue et des variations formelles des objets (tribune, lutrin) dont nous avons déjà parlé⁵⁰ et de leurs emplois dans les services religieux⁵¹.

Apparenté à gr. *omphalos* est lat. *umbo, -onis*, m., qui signifie « bosse du bouclier » (VIRG., *En.*, 2, 546 ; LIV., 9, 41, 18). Apparenté à ce dernier est le nom m. *umbilicus, umbilicī*, terme d'anatomie qui signifie « nombril » (*umbilicus illis intus in ventre medio*, Naturalis Historia, XV ; *qui locus, quod in mediā est insulā situs, umbilicus Siciliae nominatur*, CIC. Verr. 2, 4, 48).

Grec *omphalos* « partie bombée cintrée, point central », *ambôn* « proéminence, tertre rond », latin *umbo* « bosse du bouclier », trois termes qui renvoient chacun à leur manière à la notion de centre, de nombril.

2. Un autre terme revient toujours dans ce cadre de la « cosmisation » de Eliade : c'est celui de « **mundus** ».

Le *mundus* romain était une fosse circulaire divisée en quatre ; il était à la fois l'image du Cosmos, le modèle exemplaire de l'habitat humain.

Le terme a une origine étrusque, et renvoyait pour les Étrusques à la fosse circulaire qui était destinée aux offrandes aux divinités souterraines⁵².

Surgissent les notions cardinales a) d'organisation rituelle dans la **répétition géométrique**⁵³ des éléments premiers de la Création, b) d'instauration⁵⁴ d'un *imago*

⁴⁹ Pour une description érudite et critique de l'« Omphalos de Delphes », voir J. BOUSQUET, « Observations sur l'«Ompalos archaïque» de Delphes », *Bulletin Hellénique*, Année 1951, 75, p. 210-223. Article passionnant, l'auteur-archéologue racontant l'histoire de sa découverte et de son enquête sur l'authenticité de ce qui passait pour n'être qu'une « copie ».

⁵⁰ C'est le « lieu surélevé d'où est lue la Bible pendant la messe, dans une église ». L'*ambon* a au cours du temps pris la forme d'une tribune ou d'un lutrin. (Fleury, *Mœurs des chrétiens*, p. 35.)

⁵¹ Dans les églises primitives, il n'y avait pas, à proprement parler, de chaires à prêcher, mais deux ambons ou pupitres placés des deux côtés du chœur pour lire l'épître et l'Évangile aux fidèles (Eugène Viollet-le-Duc, « Chaire à prêcher », *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, tome 2, 1856).

⁵² ELIADE, *op. cit.*, p. 46. Pour cette notion ainsi que les questions de fondation, de bornage, de tracé de la ligne pomériale, nous renvoyons aux articles de MAGDELAIN et de HUMM cités en note 39 ci-dessus.

⁵³ L'adjectif « cardinal », lat. *cardinalis*, est dérivé de *cardo*, le « gond », le « pivot d'une porte » ; la géométrie est la « partie des mathématiques ayant pour objet l'étude de l'espace et des figures qui peuvent l'occuper », (*Cnrtl*).

mundi (à l'« image » de la création première), ainsi que c) de stricte **fixation** des constructions. Ainsi, par exemple, les Romains creusèrent-ils lors de la fondation de Rome, un *mundus* (observant le rite étrusque) près du Comitium, emplacement qui correspondrait à l'emplacement occupé par l'*Umbilicus Urbis Romae*⁵⁵.

IV. Le sacré et l'homme

IV. 1. Le sacré se révèle à l'homme

Le sacré fait irruption, c'est l'Irruption originelle du sacré, sa révélation, et l'homme en est le récepteur, dans une position « passive », donc. Il y aura **surprise** (devant l'irruption de l'Autre, qui s'est manifesté). Puis il y aura **répétition** du rite, sacrer, consacrer, oindre de sacre : une répétition. L'homme ne choisit pas.

IV. 1. 1. Irruption *originelle*. Première hiérophanie, signe de présence divine, premier lieu sacré

Les hommes ne sont pas libres de choisir l'emplacement sacré pour célébrer une divinité. « Ils ne peuvent que le chercher et le découvrir à l'aide de signes mystérieux. L'homme peut cependant provoquer un signe, les animaux indiqueront l'endroit. » L'homme religieux « reçoit » toujours la révélation « et dans chacun des cas, les hiérophanies ont annulé l'homogénéité de l'espace et ont révélé un « point fixe⁵⁶ ».

Dans la Bible, le premier signe de l'irruption du sacré (hiérophanie) survient dans le songe de Jacob⁵⁷ :

Lorsque, à Caran, Jacob vit l'échelle qui atteignait le ciel et sur laquelle les anges montaient et descendaient, et entendit le Seigneur au sommet, qui disait : « Je suis l'Éternel, le Dieu d'Abraham », il s'éveilla saisi de crainte et s'écria : « Combien ce lieu est redoutable ! C'est bien *ici* la maison de Dieu : c'est *ici* la Porte des Cieux ! ». Il prit la pierre dont il avait fait son chevet, il l'érigea en monument, et il versa de l'huile sur son sommet. Il appela *cet* endroit Bethel, c'est-à-dire « Maison de Dieu » (Gen. XXVIII, 12-19).

IV. 1. 2. L'homme s'en tient à répéter les gestes inauguraux

Eliade rappelle qu'« en réalité, le rituel par lequel [l'homme religieux] construit un espace sacré est efficient dans la mesure où il reproduit l'œuvre des dieux⁵⁸. » L'homme n'a cette capacité de reproduire, de consacrer que parce qu'il l'a héritée de tous ses prédécesseurs officiant et répétant les gestes et le rituel honorant la divinité, depuis le commencement de la chaîne, à savoir de Dieu lui-même, « en

⁵⁴ empr. au lat. *instaurare* « renouveler, célébrer à nouveau; recommencer; préparer, dresser » (Cnrtl).

⁵⁵ Voir HUMM, M., *art. cit.*

⁵⁶ ELIADE, *op. cit.*, p. 30.

⁵⁷ ELIADE, *op. cit.*, p. 29.

⁵⁸ ELIADE, *op. cit.*, p. 32.

personne ». Il n'a, lui, pas le pouvoir d'exécuter « en personne » ces rites de répétition des gestes inauguraux.

IV. 1. 3. Le pouvoir performatif de l'*evocatio* adressée par l'homme à la divinité

L'homme dispose cependant du pouvoir d'interpellation d'une divinité, il peut lui adresser une *evocatio*, afin qu'elle vienne protéger sa (propre) ville⁵⁹.

Il peut par l'*evocatio* solliciter une divinité pour qu'elle trahisse son camp, sa ville, qu'elle sorte de ses murailles, les quitte et vienne dans celles de l'autre camp, qu'elle y entre : l'*evocatio* aura opéré une **inversion des protections** de la divinité. Sous réserve que l'*evocatio* soit convenablement formulée, c.-à-d. qu'elle convienne à la situation et que la divinité invoquée et sollicitée soit bien la vraie protectrice de la cité ennemie qu'il faut convaincre (il ne faut ne pas commettre d'erreur, ne pas se tromper de déesse ou de divinité, de nom, il faut éventuellement une véritable enquête !). Avec l'*evocatio*, nous avons là encore affaire avec le pouvoir effectif, performatif de la langue.

L'*evocatio* était un *votum*, une « promesse faite au dieu », et il fallait accomplir la promesse une fois satisfaction obtenue, c.-à-d. une fois conquise la ville ennemie. Les divinités « évoquées » doivent de leur côté faire connaître leur accord (*ut sciamus intellegamusque*) par l'aspect des entrailles des victimes offertes au moment même ou l'on prononçait le vœu. Il y avait une formule générale à adapter d'après ce que l'on savait du panthéon de l'ennemi⁶⁰. Afin d'empêcher qu'une puissance ennemie adresse une *evocatio* à la principale divinité protectrice d'une ville, il fallait impérativement que le nom de la divinité soit gardé secret et caché.

V. L'homme et le sacré. Expérience de l'espace sacré et expérience de l'espace profane

Nous inversons la perspective et considérons le sacré depuis le position de l'homme, et quelques exemples de reproductions du sacré.

V. 1. L'espace profane et l'espace sacré. L'homme religieux, l'homme areligieux

L'espace profane est homogène et neutre, dans l'expérience profane. Aucune rupture ne différencie qualitativement les diverses parties de sa masse. L'espace géométrique (profane) peut être découpé et délimité en quelque direction que ce soit (puisqu'il est sans orientation), aucune différenciation qualitative ni aucune orientation ne sont données de par sa structure propre. Voici les caractéristiques de chacun des deux espaces :

Homme religieux

homme areligieux

⁵⁹ LE GALL, J., *evocatio*, https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1976_ant_27_1_2008

⁶⁰ ELIADE, *ibid.*

Monde	non homogénéité spatiale sacré Le Réel existe réellement	espace homogène et neutre espaces non consacrés l'étendue informe autour sans structure ni consistance
qualité	Monde centré avec Centre	Espace profane sans rupture

Eliade caractérise ainsi l'expérience de l'espace profane :

cette expérience de l'espace profane ne se rencontre jamais à l'état pur. Continuent d'intervenir des valeurs qui rappellent la *non-homogénéité caractéristique de l'expérience religieuse de l'espace*⁶¹.

Subsistent des « endroits privilégiés, qualitativement différents des autres (paysage natal, etc. ; « tout lieu garde, même pour l'homme le plus franchement non religieux, une qualité exceptionnelle, « unique » : ce sont les lieux saints de son univers privé⁶².

V. 2. La reproduction du modèle exemplaire : constantes dans les réalisations

Nous avons vu plus haut ce qu'il en est du principe de répétition d'un modèle prototypique. Eliade nous en rappelle les constantes quand il s'agit d'*architecture sacrée*⁶³ : il s'agit qu'elle soit une répétition de la création du monde par la divinité :

Il s'agit d'assumer la création du « monde » que l'on a choisi d'habiter. Il faut donc imiter l'œuvre des dieux, la cosmogonie (certaines sont sanglantes, abattre et dépecer un monstre marin ou être primordial pour pouvoir en tirer le monde. L'homme à son tour doit les imiter lorsqu'il bâtit son monde à lui, la cité ou la maison (nécessité des sacrifices⁶⁴).

La note explicite le lien consécutif ou/et téléique ; c'est du corps du monstre marin dépecé, Tiamat, que Marduk façonna le monde⁶⁵. Jahvé créa de même l'univers après sa victoire contre le monstre primordial Rahab.

⁶¹ ELIADE, op. cit., p. 27.

⁶² ELIADE, op. cit., p. 28.

⁶³ ELIADE, op. cit., p. 56.

⁶⁴ ELIADE, op. cit., p. 48-50.

⁶⁵ DETIENNE, M., *Les Maîtres de Vérité dans la Grèce archaïque*, Livres de poche, coll. « Références Philosophie », 2006, p. 69-70. Detienne mentionne que la recherche a établi que la comparaison entre théogonie grecque et babylonienne « s'est révélée fort instructrice, car Babylone offre l'exemple d'une civilisation où le récit mythique est encore vivant, où il s'articule étroitement à un rituel. Tous les ans, le quatrième jour de la fête royale de Création de la Nouvelle Année, le roi mimait le combat rituel qui répétait l'exploit accompli par Marduk contre Tiamat. En même temps que se déroulait le rituel, on récitait le poème de la Création, l'*Enuma Elis*'.

Le rôle et la fonction (fixer, permettre les échanges) de l'axe, de l'*axis mundi*, qui traverse les mondes supérieur, terrestre et inférieur, au centre du monde, en son nombril, se retrouve, nous dit Eliade, dans tous les récits, toutes les cultures. Ainsi, d'après le *Rig Veda* (X,149), l'univers naît-il et se développe-t-il à partir d'un noyau central. Ainsi, selon la tradition juive,

Le Très Saint a-t-il créé le monde comme un embryon. Tout comme l'embryon croît, à partir du nombril, de même Dieu a commencé le monde par le nombril et de là il s'est répandu dans toutes les directions⁶⁶.

Les notions de Centre et de nombril renvoient l'une à l'autre ; un Univers prend naissance dans son centre, il s'étend d'un point central qui en est comme le « nombril ».

Ce *symbolisme cosmique* se retrouve dans de toute construction rituelle de l'espace⁶⁷ : du village, de la maison cultuelle, du temple, de la maison : déclinaison telle que le toit symbolise la voûte céleste, que les piliers la soutiennent, que les quatre parois symbolisent les quatre directions de l'espace ; on retrouve ce symbolisme chez les anciens Germains et l'Italie ancienne, avec le *mundus* romain.

Pour la « Colonne universelle » (que nous avons déjà vue), nous avons donc affaire à un « enchaînement de conceptions religieuses et d'images cosmologiques qui s'articulent dans un système qu'on peut appeler le "système du monde" des sociétés traditionnelles⁶⁸ ».

Pour la construction des villes, nous voyons comment leur nom même réfère au principe créateur. Ainsi la ville de Babylone a-t-elle de multiples noms : « la maison de la base du ciel et de la terre », « le lien entre le ciel et la terre, au centre du monde ». Pour Babylone, il n'est pas question de « rupture », car c'est à Babylone que se faisait la liaison entre la terre et les régions inférieures, la ville ayant été construite sur bâb-apsû, « la Porte d'Apsu », Apsu désignant les Eaux du Chaos d'avant la Création⁶⁹.

Ainsi pour le rocher du temple chez les Hébreux : il plongeait profondément dans le téhôm, l'équivalent hébraïque d'Apsu. Apsu et Tehom symbolisent à la fois le « chaos » aquatique, la modalité préformelle de la matière cosmique, et le monde de la Mort, de tout ce qui précède de la vie et la suit. »

Pour les temples, les maisons, les demeures, ils constituent pareillement une *Imago mundi* parce que chacun d'eux se situe symboliquement au « Centre du monde⁷⁰ ». La multiplicité, voire l'infinité, des Centres du Monde ne fait aucune difficulté pour la pensée religieuse. Aussi bien s'agit-il non de l'espace géométrique, mais d'un espace existentiel et sacré qui présente une tout autre structure, qui est

⁶⁶ DETIENNE, *op. cit.*, p. 54.

⁶⁷ p. 46.

⁶⁸ Eliade, p. 38

⁶⁹ ELIADE, *op. cit.*, p. 42.

⁷⁰ ELIADE, *op. cit.*, p. 55.

susceptible d'une infinité de ruptures, et donc de communications avec le transcendant ».

Se dégage à nouveau ce principe de réversibilité qui est partout présent : c'est la « Rupture » qui rend possible la communication avec la divinité, qui rend le « contact possible ». La **rupture s'inverse en ouverture**, retournement de sens et inversion de perspective.

Terminons ce chapitre avec cette citation de Eliade :

En un mot, quel que soient les dimensions de son espace familier – son pays, sa ville, son village, sa maison – l'homme des sociétés traditionnelles éprouve le besoin d'exister constamment dans un monde total et organisé, dans un Cosmos⁷¹.

VI. Ses manifestations plurielles en langue : les mots du sacré

Nous terminons ce parcours de la notion de sacré avec E. Benveniste, qui lui consacre un chapitre, le chapitre 1 du Livre 3 « La religion », dans la somme qu'est *Le vocabulaire des Institutions indo-européennes* ». Cette notion de sacré est en effet le point de départ essentiel pour sa recherche du vocabulaire religieux. En voici sa présentation :

L'étude de la désignation du sacré nous met en présence d'une situation linguistique originale : absence de terme spécifique en indo-européen commun, d'une part, double désignation dans beaucoup de langues d'autre part. L'enquête, en éclairant les connotations des termes historiques, vise à préciser la structure d'une **notion dont l'expression semble exiger non un, mais deux signes**. L'étude de chacun des couples attestés – av. *sp̥nta* : *yoΩ dāta* (cf. aussi got. *hails* : *weibs*) ; lat. *sacer* : *sanctus* ; gr. *hierós* : *hágios* – conduit à poser, dans la préhistoire, une **notion à double face** : positive « ce qui est chargé de présence divine », et négative, « ce qui est interdit au contact des hommes ». (Le grec *hósios* n'entre pas dans la désignation du sacré : une double opposition, à *hierós* et à *díkaios*, détermine sa valeur : « ce qui est permis aux hommes par les dieux⁷². »

Nous retrouvons, dans ces paires de mots qui le reflètent, le dualisme propre à l'essence du sacré, déposé dans la matière même de la langue. Pour les mots du sacré relevés par Benveniste, nous renvoyons aux dictionnaires étymologiques en ligne qui sont à consulter⁷³. Nous retenons que *whole* (tout) et *holly*, *heilig* (sacré, intact) sont étymologiquement liés.

⁷¹ ELIADE, *op. cit.*, p. 44.

⁷² BENVENISTE, E., *Le sacré, Le vocabulaire des institutions indo-européennes, tome 2. Pouvoir, droit, religion*, Livre 3, La religion, chap.1, Paris, Les Éditions de minuit, coll. « Le sens commun », 1969, p. 179-207.

⁷³ Ont été consultés les sites de ces dictionnaires en ligne : Gerhard Koebler, http://koeblergerhard.de/idg/4A/idg_nhd.html ; Julius Pokorny (1959) : *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch* <https://indo-european.info/pokorny-etymological-dictionary/whnjs.htm> ; Online Etymology Dictionary <https://www.etymonline.com/>

VII. Conclusion

Le sacré est une **affaire de langue** : des formules solennelles sont nécessaires pour « nommer » des formes, pour en « arrêter » les contours, pour en asseoir juridiquement le statut « sacré ». Le sacré est une **affaire de frontière**, engagé qu'il est dans une coexistence de deux espaces contigus, le sacré et le profane, qui se font face de chaque côté d'une ligne de partage qui sépare l'espace homogène en deux.

Françoise DAVIET-TAYLOR

CIRPALL, EA 7457,

Axe 1, Mythe et sacré

Université d'Angers, SFR Confluences,

5bis bd. Lavoisier, 49045 ANGERS FRANCE

BIBLIOGRAPHIE

AUROUX, S., *Les Notions philosophiques*, S. Auroux (éd.), A. JACOB (sous la direction de), *Encyclopédie Philosophique Universelle*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990.

BENVENISTE, Émile, *Le vocabulaire des institutions indoeuropéennes, tome 2. Pouvoir, droit, religion*, Livre 3, La religion, chap.1, Le sacré, Paris, Les éditions de minuit, coll. « Le sens commun », 1969, p. 179-207.

CAILLOIS, R., *L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », [1950¹], 2017.

CHOURAQUI, A., *La Bible*, traduction et présentation, Desclée de Brouwer, 1989.

DAVIET-TAYLOR, F., « À propos de la construction impersonnelle en allemand et de son parfait », E. FAUCHER, Fr. HARTWEG, J. JANITZA (dir.), *Sens et Être : Mélanges en l'honneur de Jean-Marie Zemb*, Nancy : Presses de l'Université de Nancy, 1989, p. 49-59.

DAVIET-TAYLOR, F., Christoph SIGWART (1830-1904), *La Logique*, A. JACOB (sous la direction de), *Encyclopédie Philosophique Universelle*, J.-F. MATTÉI (éd.), tome 3, *Les Œuvres philosophiques*, vol. 1, Paris : Presses Universitaires de France, 1992.

DAVIET-TAYLOR, F., « Du tracé de la ligne dans la *Genèse* », C. Dumas, M. Gangl (dir.), *Théâtre du monde*, Université d'Angers, 2006, p. 67-85.

- DAVIET-TAYLOR, F., « Genèse du monde, architectonique de la pensée », J.-M. PAUL (dir.), *Kant. Raison, nature, société* (= *Le texte et l'idée*, Centre de Recherches Germaniques et Scandinaves de l'université de Nancy 2, n° 19), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2004, p. 117-132.
- DAVIET-TAYLOR, F., « La personne, le corps, la mort », G. Jacquin (dir.), *Le Récit de la mort*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 155-163.
- DAVIET-TAYLOR, F., « L'événement : une globalité saisie », F. DAVIET-TAYLOR, (dir.), *L'Événement : formes et figures*, Presses Universitaires d'Angers, 2006, p. 13-23.
- DAVIET-TAYLOR, F., « Du particulier du monde au particulier de l'homme : de la genèse prédicationnelle et des variations des catégories », F. DAVIET-TAYLOR., D. BOTTINEAU (dir.), *L'impersonnel. La personne, le verbe, la voix*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 73-87.
- DAVIET-TAYLOR, F., « L'homme sans qualités : une écriture d'évitement au service des possibles », C. AUROY, A. PRETA-de-BEAUFORT, J.-M. WITTMANN (dir.), *Roman mystique, mystiques romanesques*, Paris, éditions Classiques Garnier, 2018, p. 81-98.
- DETIENNE, M., *Les Maîtres de Vérité dans la Grèce archaïque*, Le livre de Poche, coll. « Références Philosophie », 2006.
- ELIADE, M., *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « folio essais », 2018.
- ERNOU, A., MEILLET, A., *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris, Klincksieck, 2001.
- GUILLAUME, G., *Temps et Verbe*, Paris, Honoré Champion, 1970.
- JANKÉLÉVITCH, V., *Le pur et l'impur*, Flammarion, Champs, 1978.
- HUMM, M., « Le mundus et le Comitium : représentations symboliques de l'espace de la cité », *Histoire urbaine*, 2004/2 (n°10), p. 43-69. (<https://www.cairn.info/revue-histoire-urbaine-2004-2-page-43.htm#>)
- LA BIBLE, traduction œcuménique, édition intégrale*, Paris / Villiers-Le-Bel, *Les Editions du Cerf / Société biblique française*, 1997.
- LAFONT, R., *Le Travail et la langue*, Paris, Flammarion, 1978.
- LEVINAS, E., *Du sacré au saint. Cinq nouvelles lectures talmudiques*, Les Éditions de Minuit, coll. « critique »
- LEVY-BRUHL, L., Paris, Presses universitaires de France, 1963.
- MELLET, S., « L'aspect verbal chez G. Guillaume et ses disciples », *L'information grammaticale*, Année 1981/ 9 / p. 6-12.
- REY, A. (sous la direction de), LE ROBERT. *Dictionnaire Historique de la Langue Française*, Paris, Dictionnaires LE ROBERT, 1992.
- TARDIEU, J., *Le fleuve caché. Poésies 1938-1961*, Gallimard, coll. « Poésies Gallimard », 1968.
- Trésor de la langue française informatisé.* (<http://www.atilf.fr/tlfi>, ATILF - CNRS & Université de Lorraine. (TLFI)
- WUNENBURGER, J.-J., *Le sacré*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 7^e éd., 2015.

